

**COMMENT
JE SUIS DEVENU
MALCOLM X**

Illustration de couverture : ©2015 par Everett Collection/Superstock
Ouvrage initialement publié par Candlewick Press sous le titre : *X a novel*
Publié avec l'autorisation de Walker Books Limited, Londres SE11 5HJ.

© 2015, Ilyasah Shabazz

©2017, Bayard Éditions pour la présente édition

18, rue Barbès, 92128 Montrouge Cedex

ISBN : 978-2-7470-6170-4

Dépôt légal : octobre 2017

Tous droits réservés. Reproduction, même partielle, interdite.
Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse.

Ilyasah Shabazz
et Kekla Magoon

**COMMENT
JE SUIS DEVENU
MALCOLM X**

bayard

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Christine Bouard-Schwartz

Je dédie ce livre à la mémoire de mon neveu, Malcolm.
Et aux trop nombreux jeunes en quête d'une figure paternelle : vous seul avez le pouvoir de réaliser vos rêves. D'atteindre tous les objectifs, de surmonter tous les obstacles, de relever tous les défis. Vous possédez une ténacité à toute épreuve. Gardez votre force, votre concentration et votre détermination.

Affectueusement, Ilyasah Shabazz
Pour mon père, K. M.

Harlem, New York, 1945

Des amis m'ont prévenu : je suis dans le pétrin. Je me glisse à l'extérieur du restaurant et je me retrouve dans la rue, mon flingue en poche. Je garde la main dessus, par précaution. Je dois regagner ma piaule, vite. J'avance, tête baissée, en espérant que personne ne me remarque.

– Hé, Red ! me lance une voix dans l'obscurité.

Je sursaute. Mes doigts effleurent le métal.

Ici, on m'appelle Detroit Red¹, même si le Michigan semble aujourd'hui loin derrière moi.

– Dis donc, Red, il paraît qu'Archie te cherche !

Archie l'Antillais. Le parieur clandestin pour qui je travaille. Je sens mon pouls battre plus fort.

Des gens que je connais à peine sont au courant... Bon sang ! Il y a toujours du vrai dans les rumeurs. Archie l'Antillais est furieux. Il raconte que je l'ai roulé. C'est

1. *Red* : en référence à la couleur rousse des cheveux de Malcolm. (Toutes les notes sont de la traductrice.)

faux. Il faudrait être fou à lier pour tenter d'escroquer un type comme lui.

Une porte claque quelque part dans la rue, je fais de nouveau un bond. Quelqu'un appelle, mais ce n'est pas pour moi. Je serre mon revolver dans la poche de mon manteau et accélère l'allure.

Comment ma chance a-t-elle pu tourner à ce point ? Quand je suis arrivé à Harlem, j'avais toujours un coup d'avance. Je me fondais parmi les rois du swing, je faisais danser les plus belles filles et laissais la musique me porter. Je ne pensais à rien d'autre qu'à l'instant présent. Il me suffisait de fermer les yeux pour devenir invisible. Je me coulais dans l'ambiance du quartier et m'y abandonnais. Cette existence fabuleuse m'allait au poil – en apparence.

Les rues fascinantes de Harlem, où la combine était reine, m'avaient accueilli. Je m'y étais fait des amis, une vie ; un monde nouveau s'était ouvert à moi.

Mais j'ai tout gâché, et pas qu'un peu. Impossible de revenir en arrière.

Une voiture de flics apparaît au coin de la rue. Elle roule au pas. Merde ! Je n'ai pas intérêt à me montrer.

Je connais un bar à quelques mètres. Je ferais mieux de m'y planquer.

– Salut, Red ! s'exclame le barman dès qu'il me voit. Archie te cherche. Il est bien remonté. Fais gaffe !

– Ouais, on m'a averti.

J'ai gardé la main dans ma poche. Le barman m'observe de la tête aux pieds.

– Tiens, tiens ! T’as envie de te battre ?

– J’en sais rien. J’en sais rien...

Un vieux type venu des îles est assis au comptoir. Je perçois la sagesse dans ses gestes fatigués. Son expression chaleureuse et ouverte me donne l’impression absurde qu’il peut m’aider, peut-être même me sortir de là. J’ai envie de m’accrocher à cette idée, mais, quand il s’adresse à moi, c’est pour me dire de partir :

– Si j’étais toi, je quitterais la ville, petit. Et aujourd’hui !

La porte s’ouvre brusquement. On se retourne tous les trois. Un flic du quartier entre dans la salle d’un pas lent.

Ma main n’a pas lâché le revolver. Je le sors de mon manteau et le dépose en douceur sur le bar, dans le dos du vieux type. Le barman fait disparaître mon arme derrière des bouteilles. Malgré tout, je n’arrive pas à reprendre mon souffle.

– Detroit Red, me demande le flic, tu as causé des ennuis, à ce qu’on dit ?

– Non, chef, je marmonne, en m’efforçant de paraître poli.

Je lève les bras pour qu’il me fouille. Mon regard croise celui du barman tandis qu’il essuie le comptoir. J’y lis : «Tu me revaudras ça», et je sais qu’il réclamera son dû.

– C’est bon, t’es clean, conclut le flic – ce qui est un sacré coup de chance.

Pas de marijuana, pas de pétard, pas de sachet de dope. Je remets les mains dans mes poches, d’un geste

décontracté. Le flic reste à proximité. Je l'ai déjà vu patrouiller dans le quartier. Je n'aurais pas imaginé qu'il connaissait mon nom.

– Je pensais trouver quelque chose sur toi, je t'avoue, ajoute-t-il. On raconte que t'as un flingue.

– J'en avais peut-être un. Je l'ai peut-être balancé dans le fleuve, qui sait ?

Il se tient si près que son haleine mentholée parvient jusqu'à moi.

– Fais pas le malin, petit, me prévient-il.

Sans bouger, je le regarde ressortir du bar. J'ai toujours du mal à respirer, à rassembler mes idées.

– Déguerpis, Red, m'ordonne le barman. Je ne veux pas d'ennuis dans ce bar.

Je sors par l'arrière. Il ne me reste plus qu'à courir. S'il y a une chose que je sais faire, c'est courir. Je cours depuis si longtemps.

C'est la fin de l'après-midi, les rues sont envahies de badauds. De gens qui prennent l'air en bavardant. Ils taillent une bavette, épanchent leur bile. Une scène habituelle.

Pas pour moi. Pas cette fois. Je cours.

Des mains essaient de m'arrêter. On tente de m'avertir :

– Fais gaffe, Red !

Je ne réussirai pas à rentrer chez moi. Pas dans ces conditions.

Je me réfugie chez mon pote Sammy. Il est allongé sur son lit, en plein trip. Il relève la tête et me découvre debout devant lui, haletant, les poings serrés.

– Mon pote, tu ne m’amènes pas d’embrouilles, hein ?

– J’en ai pour une seconde !

Je m’enferme aussitôt dans la salle de bains, où je m’asperge le visage d’eau.

– Red ? m’appelle Sammy. Ça va ?

Non. Ça ne va pas.

J’ai les joues en feu. Je laisse le robinet couler et me passe la tête sous le jet glacé, qui m’apaise un peu.

– Red ! s’écrie encore Sammy. Archie est en bas ! Ses gars disent qu’il va monter, qu’il a un flingue !

Mes genoux se mettent à trembler. Je me laisse tomber sur le sol. Le dos contre la porte, je me recroqueville sur moi-même. Je ferme les yeux, qui me piquent à cause de la sueur. Des larmes se mettent à couler, salées et tièdes. Qu’est-ce que j’ai fait ?

– Red ! hurle maintenant Sammy en tambourinant à la porte. Tire-toi de là, mec ! Tire-toi tout de suite !

Je m’affale un peu plus sur le carrelage froid. Je n’aurais jamais cru en arriver là. Archie est venu me buter et je ne peux rien y faire.

Ma vie défile devant mes yeux. Tous les endroits que j’ai connus. Tous les visages que j’ai aimés. Tout ce que j’ai fait... On dirait un rêve, comme si, d’un instant à l’autre, j’allais me réveiller dans ma chambre d’enfant à Lansing, dans le Michigan, quand j’avais cinq ans. Mon père serait encore en vie, ma mère à la maison, les bras tendus vers moi pour me serrer contre elle, un grand sourire aux lèvres.

Mais ma réalité à cet instant, c'est la voix de Sammy :

– Red ! Tu m'entends ou quoi ? Red !

À cette seconde, je ne veux plus être Detroit Red. Je veux quitter cette vie pour tout recommencer. Repartir de zéro. Ce ne serait pas la première fois. Je passe les mains sur mon crâne, serre ma nuque entre mes doigts. Ce n'est pas après moi qu'ils en ont. Ce n'est pas moi qui suis là.

– Red ! Bordel, Red !

Non, non, non. Je ne suis pas Red.

Je suis Malcolm.

Je suis Malcolm Little.

Je suis le fils de mon père. Et, parce que je suis le fils de mon père, ils seront toujours à mes trousses.

Et toujours je plierai.

1

Lansing, Michigan, 1940

Je cale ma valise contre la banquette arrière au moment où la voiture franchit les rails du tramway. Mes yeux se ferment tout seuls, mais je m'oblige à les garder ouverts. Ne pas penser à papa. Pas maintenant. Pas aujourd'hui. Pas alors que toute ma vie est sur le point de basculer.

Il est 4 heures du matin. Trop tôt pour quoi que ce soit, à part sauter dans un autocar et quitter la ville sans billet de retour. D'ici une demi-heure, Lansing ne sera plus qu'une masse indistincte dans le rétroviseur. J'en rêve !

M. Swerlin arrête la voiture à côté de la gare routière. Je descends en un éclair et file au guichet, muni de l'argent que j'ai économisé.

– Un aller pour Boston, Massachusetts.

C'est rapide. Plus rapide que je ne l'imaginais. Et si simple. L'employé me fourre un bout de papier dans la

main : mon billet. En fin de compte, il faut moins d'une minute pour s'acheter une nouvelle vie.

Le car s'engage sur le parking. Son pot d'échappement produit une vapeur qui nous submerge. L'odeur d'essence pénètre les ténèbres qui précèdent l'aube. La puanteur me ramène à la réalité. Je m'en vais. Cette grosse machine fumante va m'emporter loin d'ici.

La porte du car s'ouvre en grinçant. Le chauffeur descend – un homme blanc enrobé, vêtu d'une veste verte et coiffé d'une casquette assortie.

– Toledo, Cleveland, Erie, Buffalo, Albany, Boston ! annonce-t-il tout en remontant son pantalon avant de s'étirer. En voiture !

Autour de nous, des familles s'agitent et s'enlacent pour les derniers adieux. Mes tuteurs, M. et Mme Swerlin, se tiennent à mes côtés, observant ces effusions de façon stoïque. Tous les trois, on forme un groupe, pas une famille. Malgré tout, il ne me paraît pas juste de les quitter comme ça.

Je jette un coup d'œil par-dessus mon épaule, du côté de la route. Ma véritable famille est censée nous retrouver à la gare. Tous mes frères et sœurs. J'imaginai qu'on aurait assez de temps pour se dire au revoir.

D'après ma montre, le car est en avance. Il reste huit bonnes minutes avant l'heure du départ. Quelques passagers descendent pendant que les voyageurs de Lansing se rangent en file indienne. Le chauffeur se détend les épaules et allume une cigarette. La fumée grise qui sort

de ses narines ressemble à de la brume dans la fraîcheur du matin. Il n'a pas l'air pressé.

Une grosse voiture noire arrive au loin. Je la reconnais pour l'avoir aperçue dans l'allée de la maison où vivent mes plus jeunes frères et sœur – Yvonne, Wesley et Robert. Les portières s'ouvrent, et la moitié de ma famille jaillit du véhicule. Je suis heureux de voir que parmi eux se trouvent aussi les frères dont je suis le plus proche, Philbert et Reginald, qui vivent dans deux foyers distincts. Wilfred et Hilda, les plus âgés d'entre nous, habitent encore à notre ancienne adresse. Pour l'instant, je ne les vois pas.

Le timbre familial de Reginald résonne soudain :

– Le voilà !

Mes frères et sœur approchent ; une agitation chaleureuse et bavarde m'entoure alors.

– Ouf, on est arrivés à temps !

– Tu es prêt ?

– Tu as hâte de partir ?

– Tu vas nous manquer, Malcolm.

Ils s'agglutinent autour de moi, tantôt me donnant des accolades, tantôt me bousculant. Ils parlent tous en même temps. Je ris à voix haute parce que la scène me paraît si normale, comparée au sentiment de solitude que je ressens chez les Swerlin.

– Tu dois vraiment t'en aller, Malcolm ? me demande Yvonne, ma petite sœur de onze ans, en entourant ma taille de ses bras. Tu ne veux pas venir prendre le petit-déjeuner avec nous ?

Je lui tapote le dessus de la tête. Ces petits-déjeuners me manqueront, c'est sûr. Retrouver une fois par semaine la fratrie dans son intégralité : c'est la seule chose de Lansing qui me manquera ! Depuis que nous vivons dans des foyers d'accueil différents, ces petits-déjeuners étaient les seuls moments de la semaine où nous nous réunissions tous les huit. La famille d'Yvonne était vraiment sympa de nous accueillir aussi souvent.

– On va manger des pancakes, me souffle cette dernière comme si cela pouvait m'inciter à rester.

Derrière Yvonne, mon frère Philbert ajoute en ricanant :

– Ouais et, pour une fois, il y en aura peut-être assez pour tout le monde, puisque ce crétin ne sera plus là pour se goinfrer de beurre et de sirop d'érable.

– Arrête ! lui lance Hilda, qui vient de nous rejoindre, en lui donnant une tape amicale sur la nuque.

– Aïe ! proteste Philbert en faisant semblant d'avoir mal.

– C'est qui le crétin maintenant ? je réplique.

Il se contente de gémir encore plus fort.

Hilda regarde autour d'elle sur le parking, comme si elle cherchait de quoi détourner notre attention.

– J'aurais dû me douter que vous n'étiez pas capables d'être sérieux assez longtemps pour vous dire au revoir, constate-t-elle, émue.

– Je ne vois pas pourquoi c'est si important d'être sérieux ! dis-je en souriant pour dissimuler le pincement au cœur qui me saisit.

Le pincement s'accompagne d'une étrange et joyeuse sensation. L'espace d'un instant, la situation est presque redevenue normale, semblable à ce qu'elle devrait être. On est tous réunis, on rit et on se chamaille.

Wilfred est arrivé à son tour. Il serre la main de M. Swerlin, d'un geste adulte et solennel. Les enfants Little sont au complet. La scène ne se reproduira pas de sitôt.

Je me tourne à nouveau vers Philbert, toujours prêt à plaisanter. Mais il a cessé de faire le clown. Il se tient à côté de moi sans rien dire ; ça ne lui ressemble pas. Je le frappe d'un petit coup de poing sur le bras, histoire de le secouer un peu. Il me rend la pareille, bien plus brusquement. Puis se détourne.

– En voiture ! appelle à nouveau le chauffeur.

Il se poste au bas des marches du car et commence à s'emparer des billets des passagers.

Je me dégage des bras d'Yvonne pour aller embrasser Reginald, Wesley et Robert. Philbert reste à l'écart, tête basse, et évite mon regard.

Je m'éloigne alors de mes plus jeunes frères pour m'approcher de lui.

– Tu m'as fait mal, tu sais, dis-je en me frottant le bras.

Philbert ne réagit pas. Je l'interroge :

– Qu'est-ce qui se passe ?

Il croise les bras d'un air déterminé. Il refuse toujours de lever la tête vers moi, mais je reconnais son expression.

C'est celle qu'il adopte quand il est furieux. Ou quand il est triste et que ça le rend furieux – ce qui n'est pas pareil. Comme aux obsèques de papa. Ou lorsqu'ils sont venus chercher maman. Mais, cette fois, c'est différent. Ce n'est rien d'aussi terrible. Il ne s'agit que de moi. De moi qui m'en vais.

J'ai du mal à expliquer pourquoi je dois partir. Pourquoi le poids qui m'opprime la poitrine s'allège tout à coup quand je pense à mon départ pour Boston. Lorsque notre demi-sœur Ella m'a proposé de lui rendre visite, j'ai ressenti mon premier frisson de joie, d'espoir, depuis que maman ne vit plus avec nous. Mais une visite ne suffira pas si je veux réaliser mes projets – je pars à Boston avec l'intention d'y rester. Ici, j'ai l'impression de ne savoir faire qu'une chose : m'attirer des ennuis. J'ai été renvoyé de l'école et placé chez les Swerlin. Mes frères et sœurs sont inquiets pour moi. Hilda se dit qu'à Boston, au moins, je vivrai avec un membre de notre famille.

– Écoute...

Je veux essayer d'expliquer ça à mon frère.

Philbert tient son bras replié contre lui en faisant toujours la grimace.

– Hé, souffle-t-il en frottant l'endroit où je l'ai frappé quelques minutes plus tôt.

Je le regarde d'un air perplexe. Il me sourit :

– Ton coup de poing vient juste de m'atteindre !

Quand on se bat avec nos poings, Philbert se moque sans arrêt de la lenteur de mes réactions. Lui, en revanche,

est un excellent boxeur. D'ailleurs, moi, j'ai encore mal au bras pour de vrai.

– Non, je réplique. Celui-là, c'en était un autre. J'ai été si rapide que tu ne m'as même pas vu arriver. T'as plus qu'à m'appeler Little l'Éclair !

Philbert se redresse, puis enchaîne :

– Oh, je connais un surnom qui t'irait beaucoup mieux...

Je serre alors mon frère contre moi, sans entendre le nom d'oiseau qu'il me lance avec affection.

C'est plus facile, je pense, de rigoler, de plaisanter et de faire comme si demain ne sera pas différent d'aujourd'hui. Plus facile que d'évoquer cette curieuse impression d'avoir une famille et de se sentir seul malgré tout.

– Tout le monde en voiture ! Dernier appel ! annonce soudain le chauffeur.

M. Swerlin me saisit par l'épaule.

– Tu dois y aller, maintenant.

Il s'empare de ma valise et la dépose dans la soute à bagages de l'autocar. Mme Swerlin me tend un sac en papier, dans lequel elle a glissé des sandwichs pour le trajet.

– Merci.

Hilda tripote le col de ma veste. Elle le rabat, le remonte puis le replie encore. Comme le ferait une mère. Elle me prend dans ses bras.

– Oh, Malcolm...

De son sac à main, elle tire une carte routière.

– Tiens, tu seras sans doute content de savoir quelles villes tu vas traverser, dit-elle en me tendant la carte.

– C’est de notre part à tous, ajoute Wilfred.

– C’est sympa. Merci !

Je glisse la carte dans la poche de ma veste. De toute façon, il fait encore trop sombre pour lire.

Je rejoins le bout de la file. Je n’y vois personne de mon âge. Il y a surtout des passagers âgés. Des gens qui affichent une expression lasse que je connais bien.

– Tu voyages seul ? m’interroge le chauffeur en s’emparant du billet que je lui tends.

– Oui.

– Tu as seize ans ?

– Oui.

J’ai menti. Je me redresse, le dos bien droit. J’essaie d’avoir l’air plus vieux d’une année.

Il déchire le billet avant de me le rendre.

– Tu t’installes au fond, compris ?

– Oui.

Pour la première fois de ma vie, je vais quitter le Michigan. En grimpant les marches du car, j’ai la sensation de m’engouffrer dans la gueule d’un monstre. Malgré tout, je n’ai pas peur. Pas du tout.

Je devrais sans doute. Au moment où je m’installe près de la fenêtre et où j’aperçois les visages de mes frères et sœurs, de ma famille d’accueil, cette absence de peur m’inquiète un peu. Ils me font tous signe en même temps, comme si quelqu’un dans la foule leur avait donné le

signal : « Un, deux, trois ! » J'agite la main à mon tour ; on dirait une scène répétée à l'avance. Les plus jeunes gesticulent et sautent sur place. Tous constituent ma famille ! J'ai les yeux rivés sur eux. Ils me paraissent petits, déjà loin.

La porte se referme dans un grincement qui me fait frissonner, tant il semble définitif.

Le car vibre, tremble, puis se met enfin en branle. Je ressens soudain une pointe de tristesse. Pas à cause de mon départ, simplement parce que j'ai l'impression que, sous mes pieds, le monde change à chaque seconde qui passe.

Lansing, 1937

On était si heureux autrefois. Même après la mort de papa, quand la vie est devenue difficile, rien ne nous paraissait très grave à partir du moment où on était tous ensemble. Mais notre situation s'est dégradée et c'est alors qu'ont débuté les visites des services sociaux. Ils ont commencé à s'en prendre à nous parce qu'on était toujours à court d'argent. Pour la nourriture, les vêtements, les trucs indispensables du quotidien.

Autour de mes douze ans, les choses s'étaient tellement détériorées que, tous les jours, on rentrait à la maison la boule au ventre. Très souvent, une voiture noire était garée devant chez nous. C'était l'agent de l'assistance sociale qui faisait son inspection.

Un soir, en traversant le porche avec Philbert, on a aperçu maman par la fenêtre, assise avec cet homme dans le salon. Comme s'il était un invité, et pas un hôte indésirable. Ce jour-là, il y avait aussi une femme que je n'avais jamais vue. Ils nous envoyaient souvent de nouvelles têtes. Comme pour nous faire comprendre qu'une ribambelle de gens avaient autorité sur nous. Nous surveillaient tous.

Philbert a ouvert la porte. Quand on a franchi le seuil de la pièce, les trois adultes se sont retournés.

Wilfred n'était pas là. Il était encore au travail et ne rentrait que lorsqu'on était couchés depuis longtemps. (Étant l'aîné, il avait dû chercher un emploi pour aider à nourrir la famille.) Hilda avait entraîné le reste de la fratrie dans un coin de la pièce, le plus loin possible des adultes.

Maman se tenait droite comme un piquet sur le canapé, crispée à force de contenir sa fureur. Les passages de ces agents la mettaient toujours sur les nerfs.

– Bonsoir, maman, a-t-on murmuré.

– Les garçons, vous vous souvenez de M. Franklin, a-t-elle répondu. Et voici Mlle Castle, des services sociaux.

– Où étiez-vous ? a demandé M. Franklin. Cela fait des heures que l'école est finie.

Philbert a ouvert la bouche, mais aucun son n'en est sorti. On était allés au Doone's Market pour dérober des fruits dans les cagettes devant la boutique.

– On a posé des pièges du côté du ruisseau.

Je ne mentais pas complètement, puisque c'est ce qu'on avait fait un peu plus tôt. On y trouverait peut-être même un lapin ou un rat musqué le lendemain matin. On ne mangeait pas ces bêtes – en raison de ses origines antillaises, maman les considérait comme des animaux impurs –, mais on pouvait en tirer un peu d'argent en les revendant.

M. Franklin a observé nos mains vides.

– Et vous n'avez rien attrapé ?

– On posait les pièges. On ne les levait pas.

J'ai croisé les bras après lui avoir répondu. *Il pense que je suis un idiot. Il se croit au-dessus de nous.*

L'homme s'est levé. Il m'a attiré à l'écart, près de la fenêtre, là où mes frères et sœurs et maman ne nous entendraient pas. Il prenait toujours l'un de nous à part ; moi, bien souvent. Sans doute parce que j'étais celui qui se faisait le plus remarquer. J'étais grand pour mon âge et passais pour le meneur, alors que je n'avais que douze ans. Philbert et Hilda étaient plus vieux.

– Qu'est-ce que vous faites, monsieur ? ai-je demandé.

Il me tenait par le bras. Je détestais qu'il me touche, mais je savais que je n'avais pas intérêt à me dégager.

– Je voulais simplement avoir ton avis, a-t-il répondu en me lâchant. Ta mère n'a pas l'air d'aller bien.

– Elle va très bien, monsieur.

J'ai regardé ma mère, toujours raide au bord du canapé, les mâchoires serrées. Elle irait mieux dès que ces gens auraient quitté les lieux.

Mais ils jouaient parfois à ce jeu et déclaraient qu'ils nous sépareraient de notre mère si on ne se tenait pas à carreau. Si tout n'était pas parfait. Si on admettait que la faim nous tenaillait.

– Malcolm, a repris M. Franklin comme si on se connaissait, lui et moi. (Il parlait d'une voix calme.) Si tu as le moindre souci, tu peux m'en parler, tu sais.

Il se tenait tout près de moi. Trop près. Je sentais son haleine désagréable. Je devinais ce qu'il avait mangé au déjeuner. Peut-être un sandwich. Un sandwich avec deux épaisses tranches de pain et de la vraie viande. J'espérais que mon estomac n'allait pas se mettre à gargouiller. J'étais content d'avoir pu chiper un fruit un peu plus tôt.

Voler était peut-être mal, mais cela aidait notre famille à rester unie... Je n'étais pas assez affamé pour que ce type ait besoin de le savoir. Notre mère était tout à fait capable de prendre soin de nous.

Lorsque les deux agents sont partis, j'ai observé par la fenêtre le long nuage de poussière soulevé par les roues de leur voiture.

– Très bien, a fait maman en se relevant et en lissant sa jupe. Remettons-nous au travail !

Mes frères et sœurs ont quitté le recoin où ils s'étaient blottis pour venir la retrouver. Elle s'est emparée d'un recueil de poésies dans notre bibliothèque et a lu les vers à voix haute. Elle lisait d'un ton résolu, comme si elle était déterminée à ne pas laisser ces gens nous séparer. Très

vite, ses mots se sont répandus dans la maison, balayant hors de nos murs l'odeur nauséabonde des importuns. Elle a fini par refermer l'ouvrage et le ranger.

– Continuez d'étudier, a ordonné maman. Je veux que vous ayez tous quelque chose à me raconter ce soir au dîner.

Mes frères et sœurs se sont agenouillés autour de la table du salon pour se plonger dans les encyclopédies et les livres d'histoire de maman. Moi, je me tenais toujours près de la fenêtre. De l'intérieur de la maison, on pouvait peut-être encore s'imaginer que la vie s'y déroulait comme au bon vieux temps, mais, en regardant au-dehors, je constatais tout ce qui n'allait pas. Le tourbillon de poussière était retombé, en partie sur le vaste rectangle de terre nue autrefois occupée par le potager de ma mère. À côté, le poulailler était vide – à l'abandon depuis des années. Papa l'aurait supprimé depuis longtemps. D'un autre côté, si papa avait été là, le poulailler n'aurait jamais été vide.

– Toi aussi, Malcolm, m'a gentiment réprimandé maman.

J'ai rejoint les autres dans leurs occupations studieuses. J'ai saisi un ouvrage de philosophie, l'un de mes préférés. Je l'ai ouvert à un chapitre que je connaissais bien, mais j'avais du mal à me concentrer sur ma lecture. Les propos de M. Franklin m'avaient plus troublé que d'habitude. J'avais du mal à chasser cet homme de mon esprit, de mes pensées.

Maman ne semblait pas inquiète. Elle avait repris ses activités et s'était assise à sa table pour rédiger un article

pour son journal. Elle soupirait de temps en temps en écrivant et se frottait la joue. Elle murmurait, relisait parfois ses phrases à voix haute ou fredonnait un air léger, joyeux.

J'ai fermé les yeux pour laisser le son de sa voix m'envahir, mais ce sentiment d'inquiétude refusait de me quitter. Comment ma mère parvenait-elle à poursuivre son action en faveur de Marcus Garvey ? Ne comprenait-elle pas que c'était la raison pour laquelle ces gens en avaient après nous ?

On n'entendait rien d'autre dans la maison, hormis les légumes qui mijotaient sur la cuisinière. Du ragoût de pissenlit – le plat des jours les plus misérables. Depuis que la Grande Dépression s'était installée, la nourriture venait souvent à manquer. Même si ma mère et Wilfred faisaient tout leur possible pour travailler, les emplois étaient rares.

Hilda allait régulièrement surveiller la marmite, comme si elle pouvait faire quelque chose pour améliorer son contenu. J'avais envie de lui dire : « Ce ne sont que des mauvaises herbes, laisse tomber ! » Mais, parfois, il suffit d'en parler pour aggraver une situation.

Je me suis laissé absorber par les glouglous de la marmite, le grattement du stylo de ma mère sur sa feuille et le bruit des pages que feuilletaient les autres. Reginald et Wesley sont sortis voir s'ils pouvaient trouver de quoi améliorer notre dîner. Lorsqu'ils sont revenus peu après d'un pas lourd, ils nous ont brusquement arrachés à nos réflexions.

Hilda s'est détournée de la cuisinière.

– Vous avez trouvé quelque chose ?

La boulangère nous vendait parfois le pain de la veille à bas prix, mais tout dépendait de ce qu'il restait.

C'était un jour avec ! Wesley, qui n'avait que sept ans, portait entre ses bras un sac qui faisait presque la moitié de sa petite taille.

Pour nous, un sac rempli de pain était un festin. Maman nous assurait que les feuilles de pissenlit avaient une valeur nutritive, mais elles n'étaient pas vraiment nourrissantes. Le dimanche, on allait à l'église des adventistes du septième jour, que ma mère avait rejointe à la mort de mon père. Après l'office, il y avait toujours un copieux buffet à disposition – c'était pour nous la garantie de faire au moins un bon repas. On n'était que mercredi, il faudrait encore patienter la moitié de la semaine.

On était toujours soulagés de pouvoir se passer des rations de nourriture distribuées par le gouvernement. On avait alors le sentiment que la Grande Dépression ne nous avait pas complètement anéantis. Les temps étaient durs pour tout le monde, mais ça nous importait peu. Ne pas réussir à subvenir à nos besoins, comme quand papa était en vie, nous désespérait.

À l'époque, on n'avait jamais entendu parler de l'assistance publique. Notre père s'occupait de tout. Il avait construit notre maison de ses propres mains et le potager de maman suffisait à nous nourrir tout au long de l'année. On élevait des poules pour leurs œufs, notre table était

toujours garnie. Les cloisons en bois ne grinçaient pas ; elles vibraient au son de la musique, des rires et des récits que nous faisait notre mère.

À présent, celle-ci travaillait plus dur que jamais. Comme Wilfred. Chacun de nous apportait sa contribution. Mais, avec la crise qui régnait dans le pays, travailler dur ne suffisait plus.

– Le dîner est prêt, a annoncé Hilda.

Maman n'a pas bougé, son stylo à la main, les yeux rivés sur sa feuille. Elle semblait perdue dans ses pensées. Elle est demeurée immobile quand on s'est rassemblés autour de la table.

– Viens manger, maman, lui ai-je dit en posant la main sur son épaule.

Mon geste l'a fait sursauter.

– Qu'y a-t-il, mon chéri ?

Elle était tellement absorbée par ce qu'elle écrivait qu'elle n'avait pas dû m'entendre la première fois.

– Le dîner est prêt. On dirait qu'il n'est pas mal, ai-je ajouté en essayant de rester positif et de garder ma fierté, comme je sais qu'elle l'aurait voulu.

Elle m'a regardé, les yeux humides.

– Je sais, mon chéri. On s'en sort.

Elle a passé un bras autour de ma taille et sa force s'est infiltrée en moi, m'a traversé. Les gens du gouvernement voulaient nous faire croire que quelque chose n'allait pas chez elle. Parce qu'elle était forte. Parce qu'elle défendait ce en quoi elle croyait. Même si les temps étaient

difficiles, elle était toujours notre mère et elle refusait de se laisser rabaisser par quiconque.

On s'est assis à table. Hilda a rempli nos bols du jus de pissenlit. Yvonne a coupé le pain en tranches qu'elle a réparties entre nous. Nous avons récité nos prières. Dans ce moment où l'on était censés rendre grâces à Dieu pour la nourriture dans nos assiettes, la maigre pitance que j'apercevais par mes paupières entrouvertes ne me semblait pas valoir de remerciements.

– Seigneur, que ce repas fortifie nos esprits, nos corps et nos âmes, a déclaré Hilda – une phrase qui, pour moi, relevait du vœu pieux.

La quantité d'aliments sur la table aurait pu être avalée en cinq minutes. Mais on mangeait lentement comme si, en mâchant plus longtemps chaque bouchée, on la rendait plus copieuse.

Les feuilles de pissenlit étaient filandreuses, difficiles à mâcher ; j'essayais de me sentir reconnaissant malgré tout. Yvonne et Wesley avaient dû passer au moins une heure à les cueillir dans le peu de jardin qu'il nous restait.

Le pain était dur, à moitié rassis. On en trempait des morceaux dans notre bouillon pour les ramollir. On s'entendait juste mastiquer de temps en temps. Aucun d'entre nous ne parlait. On était assis là, tous ensemble. Les privations et la faim nous enveloppaient de leur voile noir, empêchant tout espoir, toute satisfaction, toute vie normale. Notre situation paraissait sans issue.

Pendant que je mangeais consciencieusement les feuilles sans goût, mon esprit vagabondait, traversé par des pensées multiples. Je sentais les autorités nous encercler comme des charognards. Elles tournoyaient autour de nous. À l'affût.

– Qu'est-ce qu'il t'a dit ? m'a interrogé Philbert.

C'était presque comme si mon frère lisait dans mon esprit. Mais je ne comprenais pas pourquoi il abordait le sujet maintenant, alors qu'on était tous à table.

– Comme d'habitude, ai-je murmuré. Tu sais bien...

– Non. C'est toujours à toi qu'il vient parler, a-t-il insisté.

Philbert était sans doute vexé, parce qu'il était plus âgé que moi. Il a planté sa fourchette dans ses feuilles de pissenlit.

De l'autre côté de la table, Hilda m'a lancé un regard. Pourquoi cet homme s'adressait-il à moi ? Je n'en savais rien. Je ne l'avais pas cherché. J'ai regardé ma sœur d'un air entendu.

J'avais saisi le message. Les visites de M. Franklin nous perturbaient tous assez comme ça pour que l'on ne revienne pas dessus. Philbert aurait dû le savoir.

– Très bien, a dit maman d'un ton qui nous a aussitôt calmés. Parlez-moi un peu de vos leçons. Qu'avez-vous appris d'intéressant ?

Notre mère nous enseignait sans arrêt de nouvelles choses, elle nous racontait des histoires qu'on se répétait entre nous jusqu'à ce qu'on les connaisse par cœur.

On était capables de réciter des extraits de Shakespeare et des légendes sur des royaumes africains vieux de plusieurs milliers d'années. On connaissait des faits précis sur la traite des Noirs en Amérique, sur la plus vaste migration forcée d'un peuple dans l'histoire de l'humanité. On avait entendu parler de la reine Nzinga, cette grande stratège qui avait défendu l'Angola contre les envahisseurs portugais et tenté, tant bien que mal, de mettre fin au commerce des esclaves. On évoquait aussi des événements plus récents, comme les combats menés par les abolitionnistes et les nombreuses révoltes contre l'esclavage aux États-Unis.

– Moi, j'ai une histoire ! est intervenue Yvonne. Vous connaissez Frederick Douglass ? Grâce à son journal *North Star*, il a aidé les esclaves – enfin, je veux dire les Africains qui avaient été réduits en esclavage – à se libérer.

Ma petite sœur nous a rappelé le rôle important qu'avaient joué les écrits de cet abolitionniste, lui-même ancien esclave.

Autour de ce repas de crève-la-faim, on relatait chacun à notre tour les leçons que notre mère nous avait apprises au fil des années, à cette même table. « Il y a tant de beauté et de puissance dans notre passé, nous rappelait-elle lorsqu'elle nous racontait les actions des Noirs qui nous avaient précédés. Vous devez être capables de lire avec discernement, de vous exprimer clairement et de comprendre le monde », estimait-elle avant de nous indiquer une nouvelle page du dictionnaire à étudier.

Philbert et moi avons évoqué Marcus Garvey, l'ami de papa, et le mouvement auquel ils appartenaient tous les deux et qui cherchait à unir le peuple noir pour qu'il réclame des droits égaux à ceux des Blancs. Tous ensemble, on a repris l'une des célèbres formules de Marcus Garvey : « Debout, puissante race, tu peux accomplir tout ce que tu veux. »

Maman nous écoutait, assise, un léger sourire aux lèvres. Elle affichait de temps à autre une expression distante, comme un peu plus tôt lorsqu'elle travaillait. Et, quand on mentionnait les activités de notre père, une ombre qu'on ne lui connaissait pas autrefois passait sur son visage. Je me demandais, au fond de moi, ce que notre père aurait fait s'il avait été là. En me concentrant, je parvenais presque à entendre sa voix : *Malcolm, mon fils, tu peux devenir celui que tu veux et tu peux faire tout ce que tu veux, si tu le veux vraiment.*

Alors pourquoi est-ce que je ne trouvais pas de solution pour venir en aide à ma famille ?

J'ai avalé à petites gorgées le jus grisâtre dans mon bol. Ce bouillon de pissenlit n'était pas le seul problème ! Une vague de désespoir m'avait envahi. Je devais faire quelque chose pour détourner notre attention de ce dîner. Ces histoires nous distrayaient, mais ce n'était pas suffisant.

J'ai croisé le regard de Philbert par-dessus la table. J'ai tapoté mon pain contre mon bol et, comme s'il n'attendait qu'un signal de ma part, mon frère s'est précipité pour me l'arracher des mains. Il l'a fourré dans sa bouche et en a mangé un gros morceau.

– Hé ! C’est à moi ! me suis-je exclamé.

Pour me venger, je lui ai pris son morceau de pain – l’autre croûton –, et j’ai croqué à mon tour.

Philbert a poussé un cri pour m’imiter :

– C’est à moi !

– Plus maintenant ! ai-je répliqué, la bouche pleine.

On a continué de manger en nous toisant comme des chiens féroces. Reginald a éclaté de rire. Philbert et moi, on s’est jetés l’un sur l’autre par-dessus la table. J’essayais de lui arracher des mains la fin de mon dîner. Il me griffait le visage pour se défendre. Je poussais de petits cris.

On mâchait tous les deux le plus vite possible. Nos dents et nos mains se disputaient du vieux pain tout dur. Mes frères et mes sœurs riaient et prenaient parti en scandant nos prénoms :

– Philbert ! Philbert !

– Mâche, Malcolm, mâche !

– Les garçons ! nous a interrompus maman d’un ton cinglant. Qu’est-ce que c’est que ce cirque ? Arrêtez ça, tout de suite !

Elle a posé les mains à plat sur la table et s’est penchée en avant.

– Asseyez-vous, nous a-t-elle ordonné, et terminez votre repas.

Puis elle s’est tue à nouveau.

On s’est retournés vers elle. Philbert se disait forcément la même chose que moi. C’était tout ? Autrefois, notre mère nous aurait sèchement réprimandés pour

cette dispute à propos de la nourriture. Elle nous aurait reproché notre manque de gratitude, notre absence de respect l'un pour l'autre. Elle nous aurait aussi accusés de ne pas faire notre possible pour la famille. Voilà la réaction à laquelle on s'attendait. Qu'on espérait, à vrai dire. Apercevoir une étincelle dans ses yeux. Avoir, ne serait-ce qu'un instant, l'impression que notre vie était normale.

Cette fois, elle s'est contentée de secouer la tête, comme si elle était trop lasse pour nous sermonner.

– S'il vous plaît, les garçons, a-t-elle simplement ajouté.

– Oui, maman, avons-nous répondu.

J'ai récupéré mon dernier bout de pain. Victorieux, au moins sur le plan technique. Philbert a terminé son repas en silence, l'air maussade.

Mon assiette était presque vide. Mes mains aussi. Mon cœur.

M. Franklin voulait nous faire croire que notre mère était folle. Folle d'être trop orgueilleuse pour accepter davantage d'aides sociales. Folle de nous laisser avoir faim pendant la Grande Dépression, alors que la nourriture gratuite distribuée était du porc et que nous n'en mangeons pas. Folle de camper sur ses principes : pas d'achat à crédit, pas de placement de ses enfants, pas de viande impure.

En face de moi, maman a plongé sa cuillère avec délicatesse dans son bol, comme si elle dégustait un plat savoureux. Mais elle avait le front plissé. Elle paraissait distraite. Contrariée. Pensive.

Notre mère n'était pas folle. Mais notre famille avait été brisée. Alors, elle consacrait son énergie à nous pousser à aller de l'avant et à contenir notre chagrin. Malgré tout, on vivait avec ces cicatrices. Impossible de savoir à quel moment l'une des plaies se rouvrirait et impossible de connaître sa profondeur à l'avance.

J'ai assez vite terminé mon bol et mes dernières miettes de pain. La sensation de faim n'avait pas disparu. La souffrance qu'elle provoquait en moi m'envahissait encore de la tête aux pieds.

En dépit de ce que j'avais dit à l'agent des services sociaux, Philbert et moi, on se débrouillait plutôt bien pour braconner. On capturait des grenouilles, des lapins, des rats musqués – en gros, tous les animaux qui vivaient de notre côté du ruisseau. On les revendait aux Blancs, qui apparemment mangeaient à peu près n'importe quoi. C'était peut-être ça le secret pour avoir toujours à manger : n'avoir aucune limite. Ma mère, en revanche, fixait des limites et on s'y tenait tous. Moi, j'avais tellement faim que j'aurais pu manger un cochon, un lapin – j'aurais même dévoré un rat musqué les jours de grand désespoir –, mais maman refusait systématiquement de voir ces viandes sur notre table.

Un après-midi, quelques semaines après la visite de M. Franklin, grâce à l'argent obtenu avec la revente de notre braconnage, on a acheté des pommes de terre et quelques œufs. Je me disais qu'Hilda pourrait les cuire à l'eau et qu'on aurait, pour une fois, un dîner convenable.

Le vendeur de l'épicerie nous a regardés d'un drôle d'air quand j'ai déposé l'argent sur le comptoir. Ces derniers temps, il était plutôt habitué à nous voir récupérer les colis de l'aide sociale. Je les ai vus empilés dans un coin, ces petits paquets estampillés « INTERDIT À LA VENTE » qui attendaient que d'autres familles viennent les récupérer.

Papa aurait été fier. Ce jour-là, on a réglé nos achats. On n'a même pas eu besoin de demander un crédit pour quelques centimes, une pratique que notre père nous interdisait. Acheter à crédit était un système inextricable, estimait-il.

Philbert et moi, on est ressortis du commerce. Je tenais le sac de provisions d'une main ferme. Aucun risque que je laisse tomber notre dîner. J'ai alors eu une idée et j'ai dit à mon frère :

– Il y a un joli carré de pastèques chez les Boll !

Philbert a acquiescé d'un signe de tête. On était toujours sur la même longueur d'onde, lui et moi. Sans un mot, on a changé de direction. On a fait un détour pour arriver par les bois plutôt que par la route. Mme Boll était forcément chez elle, en train de préparer le rat musqué qu'on venait de lui vendre. On pouvait donc tenter de cueillir deux ou trois pastèques sans nous faire prendre.

J'avais décidé qu'on ne les ouvrirait pas sur place pour les manger. On les rapporterait à la maison et Hilda les servirait au dîner. Comme on avait déjà un sac de provisions,

ce petit supplément n'éveillerait pas ses soupçons. Ce soir, les Little mangeraient aussi bien qu'autrefois.

On a quitté les bois et on s'est faufilés derrière la ferme des Boll. On a avancé sur la pointe des pieds jusqu'au carré de pastèques, où s'étaient étalées une multitude de tiges. Les pastèques étaient mûres ; elles avaient atteint une belle taille et leur forme définitive. On a tapoté leur peau verte et dure pour vérifier si elles n'étaient pas ramollies, puis on en a ramassé une chacun et on a décampé vers les arbres.

Fichtre ! Je tenais une pastèque d'une main et le sac rempli d'œufs et de pommes de terre de l'autre. Le dîner allait être somptueux. J'aurais voulu que l'agent des services sociaux voie ça. On s'en sortait. On s'en sortait très bien.

— Hé, vous deux, là-bas ! Arrêtez-vous ! s'est exclamée une femme.

Bien sûr, on ne s'est pas arrêtés. On a couru de plus belle, même si j'avais reconnu la voix dans notre dos. C'était Mme Stockton, l'une de nos voisines, une amie de maman.

— Malcolm et Philbert Little !

Ça ne servait plus à rien de courir. C'était cuit. Si on s'enfuyait, on retrouverait Mme Stockton devant chez nous, sur le porche, à notre arrivée.

C'était une femme bien en chair, avec qui on ne plaisantait pas. Elle portait une jupe et un corsage bleu uni. Elle a traversé la pelouse à une vitesse surprenante dans ses grosses chaussures. En arrivant à notre hauteur, elle

avait les joues toutes rouges à cause de l'effort. Ou de la colère. Difficile à dire.

Elle a d'abord fait le tour de la parcelle, peut-être pour s'assurer qu'on n'avait pas fait de dégâts. On est restés là sans un mot, la tête basse, pendant qu'elle marmonnait entre ses dents d'un air affligé, à propos de « ces Nègres et leur grabuge habituel ».

Mme Stockton s'est ensuite dressée devant nous.

– Venez avec moi ! a-t-elle dit en nous attrapant chacun par une oreille et en nous entraînant jusqu'à la route qui menait en ville.

On a vite compris qu'elle nous conduisait à la boutique de vêtements où travaillait ma mère, chargée de coudre des robes dans l'atelier attendant.

Arrivée devant la porte à l'arrière du magasin, Mme Stockton m'a lâché le temps de tambouriner violemment. Au bout de quelques instants, une femme blonde, les cheveux noués au-dessus de la tête, est venue ouvrir. Elle portait une blouse plus foncée et plus épaisse que celle dont était vêtue ma mère lorsqu'elle revenait du travail. Il devait s'agir de la patronne ou, du moins, de la couturière en chef.

– Oui ? a-t-elle répondu en observant Mme Stockton de la tête aux pieds.

– Ces petits Nègres faisaient du grabuge du côté du ruisseau.

– Et en quoi est-ce que cela me concerne ? a demandé la femme en nous jugeant à notre tour.

– C’est que leur mère travaille ici. Il faut qu’elle sache ce qu’ils trafiquent.

La femme nous a regardés plus attentivement, le front plissé.

– Impossible. Je n’embauche jamais de Nègresse.

Mme Stockton a pris un air interloqué.

– Je suis pourtant certaine que...

La porte d’une salle s’est ouverte un peu plus loin. Des femmes en blouse bleu pâle en sortaient par grappes. Ma mère est apparue, en même temps que toutes celles qui avaient fini leur journée de travail.

– Ah, la voilà ! s’est exclamée Mme Stockton. Louise !

J’ai vu ma mère chanceler. Puis elle a repris son souffle, le regard inquiet.

La responsable s’est retournée brusquement, dévisageant à tour de rôle ma mère puis Philbert et moi.

– Ce sont vos enfants ?

Ma mère s’est redressée.

– Exact.

Le regard qu’elle nous lançait nous promettait de sacrés coups de fouet à notre retour. J’en avais les fesses douloureuses par avance.

La femme tournait tout autour de ma mère, observant ses traits de plus près – ses os délicats, sa peau couleur crème et ses cheveux noirs et raides.

– Tu es une Nègresse ! a-t-elle sifflé.

– Oui, a répondu ma mère sans ciller.

Philbert et moi, on baissait la tête, remplis de honte. Ma mère n'a pas bronché, ne s'est pas laissé impressionner. Elle n'a pas sourcillé lorsque la femme a enfoncé son doigt dans sa chair, puis a enroulé les pointes de ses cheveux autour de son index, sous le regard des autres couturières. Jamais ma mère ne m'avait paru si fière.

L'autre a fini par reculer d'un pas.

– Je ne sais pas comment tu as réussi à m'avoir, a-t-elle reconnu. Je n'embauche jamais de Nègresse. Prends tes enfants et va-t'en !

Ma mère a hoché la tête. Elle s'est avancée vers Mme Stockton, qui nous avait lâchés et se tenait là, les mains plaquées sur la bouche.

– Louise, je suis terriblement navrée, a-t-elle murmuré.

Ma mère l'a ignorée. Elle nous a saisis chacun par l'épaule et nous a fait pivoter sur nous-mêmes.

– À la maison. Tout de suite !

– Ils te prenaient pour une Blanche ? a interrogé Philbert sur le long chemin du retour.

Il aurait mieux faire de se taire. Ma mère lui a donné une tape sur la nuque. On savait tous les deux qu'une correction bien plus grosse nous attendait.

Comment pouvait-on prendre maman pour une Blanche ? C'était une femme noire et fière, la plus fière que je connaisse. Elle détestait devoir accepter de la nourriture ou les autres choses dont on avait besoin, mais qu'on n'avait pas payées de notre poche. On avait une photo de Marcus Garvey sur le mur du salon, lui qui

parlait du retour en Afrique, du pouvoir de la négritude et de la force du cœur noir. Impossible de ne pas reconnaître ma mère dans ces idéaux.

– Ils me prennent tous pour une Blanche, a-t-elle admis au bout d'un moment. C'est ma seule façon d'avoir du travail.

Ce jour-là, alors qu'on regagnait la maison d'un pas lourd, je n'ai pas accordé une grande importance à la révélation de ma mère. J'étais obnubilé par la punition qu'elle allait nous infliger. Mais, à partir de cet instant, j'ai commencé à perdre un peu de la foi que j'avais dans tout ce que me disaient mes parents.